



## *Te Ma'o roa* Le Grand Requin bleu

Emmanuel Desclèves  
de l'Académie de marine



*Le Grand Requin bleu  
dessiné par Georges (cinq ans)*

*Je te connais, Ô Mer, demeure du dieu de l'Océan.  
Je ne te combats pas comme un guerrier, Ô Mer,  
Je ne te chante pas comme une femme, Ô Mer,  
Je nage en toi comme le Grand Requin bleu,  
Je vole sur toi comme l'oiseau du pêcheur, Ô Mer.  
Je vis en toi comme je vis dans la maison de mon père.  
Ô miroir de Hina et des yeux de la nuit<sup>1</sup>.*

**L**e connaissez-vous ? Probablement pas. Et pourtant il existe, mais seulement pour ceux qui savent se taire, écouter, regarder, sentir et observer ; ceux à qui on l'a montré un jour ou plutôt une nuit. Parce qu'il est surtout visible quand brille de tous ses feux, comme de tous ses mystères, *le ciel étoilé au-dessus de nos têtes.*

Permettez-moi de puiser dans mes souvenirs, remontant à une grande vingtaine d'années, en vous racontant l'histoire de cette grand'mère *mamaru* au tahitienne, mince comme mon petit doigt, toute menue et gracieuse avec son air espiègle.

J'avais fait sa connaissance devant chez elle, un soir où elle se tenait sur le seuil de son jardin en bordure de lagon face au soleil couchant, au moment où *L'opale étincelante à la perle mêlée*  
*Renvoie un jour pompeux vers la voûte étoilée<sup>2</sup>*

Nous étions là-bas à Tautira, tout au bout de la presqu'île de Tahiti.

1. *Chanson ancienne des îles Hawaiï.*

2. *Pierre Corneille, La Toison d'or.*

## Le Grand Requin bleu

Comme c'est la coutume dans le *Grand Océan de Hiva*, ce moment quotidien privilégié et intense, où *les parfums, les couleurs et les sons se répondent*<sup>3</sup>, était consacré à une sorte de méditation silencieuse et même de prière rituelle, face à la beauté prégnante d'un spectacle grandiose : *dès l'ombre venue, s'élève dans l'obscur un murmure monotone qui, mêlé à la voix houleuse du récif, entoure l'île d'une ceinture de prières*<sup>4</sup>.

Le bleu roi du ciel se mariait au turquoise du lagon proche et au bleu très sombre de l'océan du grand large, au-delà de la ligne nacrée du récif grondant ponctuée par l'inévitable *motu*<sup>5</sup> de sable blanc, sur lequel deux cocotiers *ha'ari* dégingandés dansaient à contretemps, balancés par l'alizé du soir.

À l'aplomb de ce tableau, aux lignes fuyantes aspirées vers l'horizon infini, le soleil tropical tombant paraissait vouloir écraser le malheureux *motu* sous sa masse monstrueuse et rougeoyante. Et les cocotiers courbaient leurs têtes échevelées, pour laisser passer ce fou suicidaire, pressé peut-être de se rafraîchir après sa chaude course diurne.

Quelques nuages courageux réussissaient heureusement à détourner l'attention de Sa Suffisance et, surtout, à atténuer un peu son insupportable densité lumineuse, en absorbant comme des éponges une partie de ses rayons.

Cherchant à se fondre en un foisonnement de lumières, son énergie débordante se trouvait ainsi répartie et comme diluée sur un plus vaste espace, disposé comme une toile de fond de part et d'autre du malheureux *motu* : tache blanche aux bras verts dressés et suppliants, bien empêché de se trouver là et placé contre son gré au centre du tableau.

Ainsi, d'un astre éclatant à l'insoutenable regard, lorsqu'il trônait encore à trente degrés d'élévation seul dans l'azur et en toute majesté, on passait progressivement à une masse lumineuse plus diffuse, qui marquait tout le spectre des couleurs de l'or vif à la pourpre cardinalice, et semblait encore vouloir en imposer aux différentes nuances de jade bleu-vert de la surface de l'océan, tout scintillant de poussières nacrées.

On aurait dit que le miroir aux reflets dorés du lagon devenait de plus en plus éblouissant, comme s'il avait voulu freiner la descente du soleil, en lui opposant en guise de repoussoir et de contre-feu sa propre image de braises en fusion. Voulait-il l'intimider ou lui faire peur ? Ou peut-être souhaitait-il

3. Charles Baudelaire, Les Fleurs du mal.

4. Victor Segalen, Les Immémoriaux.

5. Île ou îlot de sable, produit par les déchets des poissons-à-bec qui consomment le corail.



simplement fusionner avec lui, l'absorber avant qu'il ne disparût, laissant enfin l'Océan seul maître des lieux.

Dans le même temps, les nuages ouatés s'épaississaient en palettes nuancées de roses et d'ocres violacés, et la sphère embrasée de l'astre diurne de plus en plus rouge feu paraissait se gonfler d'orgueil, comme la grenouille de la fable.

Elle laissait déborder ses rayons comme de grasses coulées de miel sur toute la surface du lagon, jusqu'au point de se désagréger en se diluant sur l'horizon infini, à peine retenue quelques ultimes secondes par des filaments incandescents bientôt consumés, et elle disparaissait enfin du paysage.

Sur la ceinture argentée du récif extérieur, là où l'océan venait se heurter de plein front à la falaise volcanique sous-marine, assise sur les abîmes et surmontée d'une couronne fleurie de coraux dentelés, les vagues de surface brisaient continuellement, battant, rebattant, frappant et roulant indéfiniment l'air comme dans un moulin à prières, dans un jaillissement de bulles étincelantes et dansantes illuminées par les rayons solaires.

Le bouillonnement confus du récif où gémissait inlassablement l'océan vaincu, bruissait d'une sorte de grondement sourd et continu, *accompagnement obligatoire de nos fêtes et de nos deuils*<sup>6</sup>, comme si l'organiste avait gardé le pied appuyé sur la pédale la plus grave du bourdon.

Générée par un flux marin de forte densité, cette puissante voix naturelle au vibrato ininterrompu semblait accompagner les mouvements célestes, avec un ton de majesté s'accordant fort bien à cet affrontement des principales forces vives de la Nature.

Certains *tahiti'a*<sup>7</sup> pensaient qu'elle était tout simplement un vecteur du souffle irréductible du Créateur *Tā'aroa*, qui fait résonner inlassablement les tréfonds de nos entrailles *opu*.

Plusieurs tonalités au-dessus, un vent insaisissable jouait en même temps une partition aérienne plus légère modulée selon les obstacles qu'il rencontrait sur sa route. À l'extérieur du récif, le frottement de l'air sur les grandes ondulations océaniques générait des variations sonores régulières et scandées, comme une souple respiration.

Aux abords du récif, le rythme s'accélérait et l'amplitude des notes se creusait comme les vagues, jusqu'à ce que cette harmonie toute vibrante de palpitations heurtées éclate et brise en une sorte de bourdonnement diffus, dans lequel le vent traversant l'écume mousseuse pulvérisée apportait une touche de hautbois et de flûte.

Le lagon l'apaisait ensuite, par sa surface lisse comme un miroir et sans accroche, mais, bientôt la grève rencontrée offrirait de multiples aspérités où le souffle de *Tā'aroa* pourrait alors émettre une parole rocailleuse avec des mots au *vibrato* haché.

6. Mémoires de Marau Taaroa, dernière reine de Tahiti, *par sa fille Takau Pomare*.

7. *Celui qui sait, le savant, l'initié*. Ce titre était réservé aux érudits et aux experts dans différentes disciplines, qui avaient subi avec succès les épreuves initiatiques.

## Le Grand Requin bleu

Un peu plus loin, les grandes chevelures ébouriffées des cocotiers et les longs filaments des 'aito<sup>8</sup> lui donneraient encore bien d'autres occasions de murmurer à l'oreille des Ma'ohi mille choses merveilleuses.

Saluant de plus en plus bas, les corps émincés des cocotiers gris aux bras interminables se redressaient là-bas, pour savourer leur victoire sur cet astre solaire assez insensé pour oser plonger ainsi dans l'océan aux abîmes insondables.

Leurs ombres chevelues et vieillissantes entamèrent alors une dernière danse macabre effrénée, avant de disparaître avec le jour. Et le spectacle jusque-là haletant et grandiose se termina *decrescendo* par l'extinction progressive des feux rougeoyants sur le devant de la scène.

En tournant le dos à cette mort précipitée vers la nuit des ténèbres *Po*, le spectateur encore tout ébloui pouvait profiter pendant quelques ultimes instants du somptueux décor des pics basaltiques verticaux qui couronnaient les crêtes durement accusées des anciens volcans, toujours éclairés par le soleil disparu sous l'horizon.

Dénudés de leurs voiles diurnes et parés pour la nuit, les sommets acérés s'élançaient à nouveau sans entrave vers le firmament, crayons dressés d'un vert-mauve très sombre à la pointe de graphite noir émergeant des nuages d'une teinte vieux-rose, délicatement dissipée au fur et à mesure de la chute progressive du soleil.

La lumière réfléchi sur la montagne nous paraissait en contrepoint remonter vers les derniers sommets dressés vers les cieux, comme par un effet de balancier dont le pivot serait l'horizon, donnant à cet envers du décor éclairé par dessous une puissance particulière, du fait de la brutale verticalité de la sombre muraille volcanique de plus de mille mètres qui lui servait de toile de fond.

Là-bas, au creux de l'étroite vallée qui permettait de se hisser vers les hauteurs, une gigantesque cascade, jaillie des sommets comme une langue de géant, semblait directement alimentée par les gros cumulus mis en perce sur les aiguilles de basalte. L'eau éclaboussait la verdure en rebondissant de marche en marche, drapant la canopée d'une gaze vaporeuse.

Cette succession incessante d'images fugitives et fortuites vous balançait tout entier entre le réel et l'imaginaire, entre le proche immédiat et le lointain futur, dont on aurait voulu poursuivre indéfiniment le ballet envoûtant : tableau sublime et émouvant d'une beauté unique et toujours renouvelée, à laquelle cependant rien ne manque et dont plus rien n'est à retrancher ; ce qui constitue probablement la marque de l'éternité.

Alors la main nocturne, jusque-là refermée, s'ouvrirait en grand pour déployer ses longs doigts de diamants en libérant la plus belle des perles : Vénus, triomphante *Bellissima* émergeant toute légère de l'Orient chéri des Mages, ouvrirait en douceur le bal de la nuit.

Le ciel, enfin débarrassé d'un astre unique et bien encombrant, dévoilerait alors à nos regards transfigurés *les yeux de la nuit*, cet extraordinaire scintil-

8. Bois de fer ou filao.



lement de myriades de corps célestes progressivement illuminés dans un déploiement mystérieux de couleurs nouvelles, et annoncerait aux initiés les secrets des profondeurs célestes.

Mais je reviens à mon aimable mamie de Tautira. Une fois passé le fort moment d'émotion silencieuse du baisser de rideau, elle me jeta un vif coup d'œil interrogateur, attendant sans doute quelque commentaire de circonstance : *quand une femme vous parle, écoutez ce qu'elle vous dit avec ses yeux*<sup>9</sup>.



DR

Victor

Comme je restais coi après un tel éblouissement, elle me déclara tranquillement de sa voix fluette mais ferme :

« Tu sais ce qui nous différencie de vous autres *papa'a*<sup>10</sup> ? C'est que tu n'es pas capable de me parler du bananier que tu vois là sur ma pelouse ; parce que pour vous il n'est qu'une simple chose qui ne sert à rien tant qu'il ne donne pas de fruits. Nous, nous savons parler avec ces feuilles vivantes animées par le vent, attendant la floraison puis l'arrivée des fruits ; dire le Beau et raconter la Création ; inventer des histoires merveilleuses et discuter pendant des heures avec toutes les créatures, comme on parle en famille. Parce que nous sommes tous issus du même souffle, du même Père. »

Elle avait mille fois raison ; j'ai soigneusement gardé en mémoire cette leçon bien sentie quoique très inattendue, me promettant d'y revenir.

9. *Victor Hugo*, Post-scriptum de ma vie.

10. *Ou papa'a*, terme qui désigne les étrangers ou « non indigènes ».